

Blanchard Christophe., (septembre 2014), « La ‘méthode clochard’ ou l’art d’éduquer un chien dans la zone », in Desblache L. et Burgat F. (dir.), *La souffrance animale*, Éditions Universitaires de Dijon.

### **Résumé :**

**La vie à la rue est-elle compatible avec la possession d’un animal ?**

**Derrière cette question provocatrice se dissimule une triste réalité : Faute de réponses institutionnelles et sociales appropriées pour la prise en charge du binôme homme/chien, de plus en plus de propriétaires d’animaux, en situation de précarité, se retrouvent aujourd’hui en France prisonniers de cette rue d’où ils ne peuvent plus sortir. Stigmatisés par une opinion publique souvent méfiante, les maîtres et leurs chiens partagent pourtant une relation forte et parviennent à faire preuve d’une étonnante créativité pour surmonter leurs difficultés quotidiennes.**

### **Mots-clés :**

**Pouvoir d’agir, exclusion, chiens, ville, traitement de la pauvreté**

## **La « méthode clochard » ou l’art d’éduquer un chien dans la zone**

### **Protocoles opératoires**

Comment éduque-t-on un voire plusieurs chiens quand on vit dans la rue ? Comme me l’a glissé un jour à l’oreille l’une de mes informatrices, grâce à la « méthode clochard ». Cette méthode, sorte de manuel immatériel de la débrouille pour cynotechniciens précarisés, évoque en fait un patchwork de connaissances empiriques et savantes, indispensables pour survivre et faire survivre son animal dans le milieu hostile qu’est la ville. Car, ne nous y trompons pas, savoir gérer un chien dans l’espace public constitue non seulement un art, mais surtout un parcours du combattant quotidien. Sans la solidarité du groupe et son expérience, il est peu probable que le novice parvienne à gérer très longtemps son animal dans la rue.

Cette culture technique qui s’inscrit dans le système domesticoire particulier que représente celui des marges urbaines<sup>1</sup>, est le fruit d’un apprentissage individuel et collectif méthodique. L’apprentissage des techniques n’est toutefois jamais totalement identique d’un individu à l’autre. Il constitue plutôt « l’ouvrage de la raison pratique collective et individuelle »<sup>2</sup>. Autrement dit, si le principe d’imitation est tout d’abord appliqué par les débutants, une

réappropriation des techniques s'opère ensuite. L'homogénéité certaine qui perdure dans les *habitus* cynotechniques des propriétaires suffit toutefois à être reconnue par tel ou tel groupe de pairs.

Loin des individus irrationnels qu'on essaie de nous présenter, les propriétaires de la zone sont en réalité des techniciens canins actifs et particulièrement adroits, qui ont appris au fil du temps à bricoler des réponses alternatives aux problèmes posés par la rue. Leur démarche est donc on ne peut plus cohérente et leurs méthodes de gestion du chien se situent au confluent de ce que l'on nomme souvent « dressage » et « éducation ».

Pour affiner ces terminologies souvent imprécises, nous pensons toutefois qu'il pourrait s'avérer utile de se référer aux analyses proposées par Haudricourt<sup>3</sup> ou Mauss<sup>4</sup> par exemple. En effet, au-delà des commentaires moralisateurs de certains intellectuels, ces deux auteurs ont su montrer, de façon beaucoup plus rigoureuse, comment les techniques de dressage révélaient la technicité globale d'un groupe, c'est-à-dire le rapport entre son système technique, son organisation sociale, son mode de vie et ses valeurs.

Chez Mauss par exemple, le « dressage » se réfère au « processus de socialisation » du petit d'homme en révélant les éléments caractéristiques de l'achèvement physiologique et de la socialisation de la personne. En appliquant une telle grille d'analyse à l'animal, nous pensons que nous pourrions obtenir une ethnographie des techniques de dressage (description des gestes et des postures, modalités pratiques d'exécution des techniques) qui nous aiderait à affiner notre compréhension de la gestion d'un chien dans la zone.

La démarche d'Haudricourt s'attache quant à elle à distinguer deux types d'interventions humaines sur les espèces végétales ou animales domestiquées par l'homme. La première se caractérise par une action directe, lorsque l'homme influe sur le corps de l'être domestiqué par le biais d'une action étroite et/ou permanente. Dans le cas contraire, l'action demeure indirecte, notamment si l'homme interagit seulement sur l'environnement de l'être domestiqué. Pour Haudricourt, on peut estimer que l'action doit être analysée comme « positive » quand l'homme lui impose un cadre et un projet d'intervention prédéfini par ses soins, mais elle demeure « négative » si l'homme se contente de lui barrer certaines voies, ne jugeant du résultat qu'*a posteriori*.

Adapter aux spécificités de la zone ce type de réflexion portant sur les technologies culturelles n'est pas chose aisée. Très diffuses et pas toujours homogènes, ces spécificités s'avèrent en effet fluctuantes d'un lieu à l'autre. Elles répondent surtout à une diversité de situations qui croisent souvent les parcours et les difficultés de vie des propriétaires. Vivre en

squat nécessitera ainsi des techniques assez différentes de celles requises par la vie en appartement, pour ceux à qui l'institution proposerait cette option.

Afin de faciliter la compréhension des soubassements relatifs à ce dressage urbain, tentons de proposer une grille d'interprétation.

Tout d'abord, nous percevons deux champs importants pour aborder ce cadre descriptif. Celui concernant les techniques de sécurisation de l'animal d'une part, et celui inhérent aux questions de sociabilité d'autre part. Chacun de ces deux champs confère une capacité d'action, active ou passive, à l'homme et à son chien. L'homme pourra ainsi exercer une action active sur son chien à l'aide d'une laisse ou d'une cordelle dans les trois premiers mois de l'animal, afin de s'assurer un contrôle sur celui-ci et éviter qu'il ne s'échappe durant la phase de socialisation. L'impact de la laisse s'avérera par contre active, du point de vue du chien, quand celle-ci sera employée comme lien de traction pour raccompagner le maître à son gîte par exemple. Lors d'un entretien effectué à Saint-Etienne, L. m'expliquait ainsi qu'il utilisait souvent cette technique lorsqu'il se retrouvait dans une *Free party* :

Quand je participe à une grosse fête, je commence toujours par accrocher mon chien à la ceinture de mon pantalon avec un ou deux lacets de chaussure noués entre eux. Quand j'ai trop picolé ou trop avalé de merde et que je ne marche plus trop droit, il me ramène directement à mon camion. Un peu comme un chien d'aveugle, tu vois ! Il retrouve toujours le chemin, ce qui n'est pas toujours mon cas. En plus, grâce à cette méthode, j'ai toujours mon chien à portée de main. J'ai plein de potes qui se sont fait tirer leur chien en soirée par des zozos qui attendaient que le maître soit bien défoncé pour se barrer avec son klebs. Moi, j'ai pas envie que ça m'arrive. (L., homme, 33 ans, 1 chien)

Armé de ce filtre interprétatif, nous avons pu affiner, au fil de nos différents terrains d'enquête, notre réflexion sur la gestion de l'animal et découvrir ainsi que l'éducation canine opérée dans le contexte de la rue s'avère le résultat de techniques de dressage bien particulières, impliquant l'adhésion des maîtres à un certain nombre de représentations, sociales et symboliques, communes.

## **L'éducation canine au tamis de la réalité urbaine**

Dans l'opinion publique, il existe une rumeur persistante qui pourrait presque s'apparenter à une légende urbaine<sup>5</sup> tant elle s'avère systématique et récurrente : les jeunes marginalisés vivant dans nos villes ne s'encombrent de chiens que pour éviter des problèmes avec la

police. Durant un colloque, j'ai moi-même entendu cette histoire de la part d'un sociologue qui soutenait mordicus que la chose était irréfutable, dans la mesure où quelques professionnels du social le lui avaient confirmé.

En réalité, cette fable urbaine demeure l'une des ritournelles les plus communes permettant d'expliquer, à moindres frais (intellectuels), l'obstination de ces prétendus « marginaux » à persister dans leur déviance calculée. C'est aussi, pour le dire vite, une façon grossière de prendre ces individus pour des imbéciles. Si une grande partie de mes informateurs n'a pas un bagage scolaire très important, compte tenu d'une éducation institutionnelle souvent chaotique<sup>6</sup>, il ne faudrait toutefois pas considérer ces jeunes comme des idiots, sans ressources intellectuelles ni suite dans les idées. Au contraire, les capacités d'adaptation dont ils savent faire preuve quotidiennement en sont un parfait démenti.

Soit les pratiques toxicomaniaques. Celles-ci sont impossibles sans le déploiement d'une activité soutenue de recherche et d'obtention de produits psychotropes ou de succédanés, ce qui mobilise un minimum de stratégies financières, une certaine connaissance du marché, des savoir-faire à propos des services médico-sociaux, policiers, judiciaires, pénitentiaires. Pour que des individus et des groupes développent des pratiques toxicomaniaques, une condition *sine qua non* est leur insertion réussie dans différentes sortes de réseaux, leur intégration efficiente dans des partenariats formels et informels [...] La toxicomanie implique également un certain savoir de soi, le sujet vivant en termes de paradis ou d'enfer la rencontre avec quelque chose d'intime, de l'ordre d'une vérité subjective.<sup>7</sup>

Ce qui est vrai pour les stratégies liées aux pratiques toxicomanes évoquées par Karsz l'est également pour celles relatives à la gestion d'un chien dans la rue. Revenons justement à notre petite histoire de policiers et gendarmes sans chien laissant courir des déviants avec chien. Dans les deux cas, les protagonistes de cette invraisemblable parabole sont largement sous-estimés par les commentateurs.

Les forces de l'ordre tout d'abord, qui disposent en réalité d'un arsenal juridique et logistique suffisamment vaste pour, le cas échéant, interpellier et neutraliser les éventuels fauteurs de trouble, fussent-ils accompagnés d'animaux. Deuxièmement, les propriétaires de la zone : c'est faire totalement abstraction des difficultés à gérer son propre chien dans les centres de nos villes que d'imaginer des individus en situation de grande précarité, choisissant justement de s'encombrer de plusieurs animaux, dans l'espoir d'échapper aux forces de l'ordre. Comme nous le verrons un peu plus loin, les propriétaires à la rue sont probablement parmi les maîtres de chiens les plus contrôlés du pays. Leur apparence et l'aspect parfois

impressionnant de leurs animaux contribuent en effet à faire d'eux des suspects en puissance. Autant dire que l'anonymat a un prix auquel ces individus ont décidé de renoncer une fois leurs chiens acquis. Maîtres à plein temps donc, ils ont par contre fini par mettre en place un certain nombre de méthodes et de techniques pour que leur quotidien cynotechnique se déroule le moins mal possible.

Une grande partie de cette culture technique couvre un premier grand champ qu'on pourrait qualifier de « sécurisation de l'animal » et qui vise à trouver une réponse adaptée aux besoins primaires<sup>8</sup> de celui-ci. Si la fameuse pyramide de Maslow n'est évidemment pas transposable au chien, l'analogie n'en reste pas moins intéressante.

Parmi les premières préoccupations du maître : se procurer de la nourriture et de l'eau, dans des proportions adaptées à la taille et au poids de l'animal.

Élément essentiel à son bien-être, cette attention primaire ne représente pas une « technique d'éducation » à proprement parler. Il n'en demeure pas moins vrai qu'elle reste indispensable pour ne pas risquer de voir la santé de son chien se dégrader. Un animal malade est en effet synonyme de frais supplémentaires, un luxe que ces propriétaires peu fortunés ne peuvent pas se permettre. D'ailleurs, pour éviter tout désagrément de cet ordre, les maîtres à la rue doivent connaître quelques rudiments d'éthologie canine, couvrant la physiologie, l'hygiène et la santé du chien. Même si les grosses prises en charge sont assurées par les cabinets vétérinaires qui suivent régulièrement les animaux de la zone, les maîtres disposent souvent dans leur barda du matériel sanitaire élémentaire pour gérer de petits bobos (alcool, pansements, voire anti-venin), ainsi que de quelques produits courants (antipuces, vermifuge) pour préserver leur bête de la vermine.

Pour en revenir à la nourriture, l'expérience quotidienne de la zone a enseigné à bon nombre de propriétaires qu'il valait bien mieux donner à leurs animaux de la nourriture sèche, comme des croquettes, que des boîtes d'aliments. « Si tu leur files de la pâtée, ils chient mou », m'expliquait sans ambages D. (34 ans, 4 chiens). De façon plus pragmatique, les déjections plus dures permettent également de s'en débarrasser plus rapidement si, par malheur, *Médor* se décidait à se soulager au beau milieu d'une rue commerçante.

J'ai toujours un sac sur moi, au cas où mon chien chie sur le trottoir. Comme les gens ne nous aiment déjà pas, il faut mieux leur montrer qu'on n'est pas de gros dégueulasses. En tout cas, moi, je ramasse et je balance ça dans les poubelles du centre, ce qui n'est pas le cas de la plupart des mémères bourgeoises avec leurs yorkshires. (W., homme, 22 ans, 2 chiens)

Autre avantage des croquettes : complètes, équilibrées et faciles à transporter, elles constituent une base alimentaire idéale pour endurer des conditions de vie souvent assez spartiates dans la zone.

Si le « consensus gastronomique » inhérent aux croquettes est relativement bien partagé, le cérémonial du repas l'est tout autant. Munis de leurs bols et de leurs gamelles qu'ils transportent en permanence dans leurs sacs à dos, les maîtres que j'ai rencontrés essayaient, dans la mesure du possible, de nourrir leurs animaux à heure fixe. Pour empêcher leurs chiens de se jeter de façon anarchique sur la nourriture, certains propriétaires procèdent à un apprentissage spécifique durant les premiers mois du chien. A l'instar de certains exercices dits de « refus d'appâts » se déroulant dans des clubs canins sportifs, il n'est pas rare de croiser des chiens dressés à n'accepter de la nourriture que de leurs maîtres.

Figure 1. 11h30 du matin : l'heure du repas pour les chiens en escale au chenil de la Halte de jour de Tours. (Photo C. Blanchard, 2010)



G. m'expliquait ainsi les raisons et la technique de cet apprentissage étonnant :

J'ai dressé mon chien de la façon suivante : durant quelques semaines, lorsqu'il a trois ou quatre mois, je demande à des gars et des filles de la bande de lui donner de la nourriture. Des trucs bien gras tu vois ; ceux qui donneraient envie même à moi. Au moment où le chien prend un morceau, bang ! Quelqu'un lui file un grand coup de savate par derrière en beuglant afin qu'il associe la douleur à la bouffe donnée par quelqu'un d'autre que moi. Derrière, moi j'arrive avec une gamelle de croquettes et je lui fais des joies, tu vois. Comme ça, le pépère, eh bien, il se dit qu'avec moi, il n'y a pas de danger... Dit comme ça, on dirait que je suis un vrai salopard avec mon chien. Mais en réalité, je fais ça parce que je l'aime. C'est de la prévention tu vois. Parce qu'on m'a déjà empoisonné deux de mes chiens dans le passé. Des enculés de restaurateurs qui avaient volontairement mis du poison sur de la bouffe pour mes chiens ; eux, tu vois, ils ont senti l'odeur et se sont rués là-dessus. Résultat : perforation des intestins et mort en moins de 48 heures. Deux d'un coup... Du coup, je préfère que mon

chien ne bouffe pas n'importe quoi avec n'importe qui. (G., homme, 28 ans, 1 chien)

Ce qui, hors contexte, passerait pour de la maltraitance, nécessite évidemment d'être interprété dans la perspective d'un système domesticatoire<sup>9</sup> spécifique. Certains de mes informateurs considèrent d'ailleurs que d'autres types d'apprentissages violents sont nécessaires pour prévenir le chien contre les dangers de l'environnement dans lequel il évolue. En ville, le principal d'entre eux porte un nom : automobile. La rubrique des chiens écrasés est en effet pleine d'animaux de la zone.

Pour remédier à cette hécatombe, les propriétaires ont élaboré des stratégies surprenantes comme je l'ai découvert à Bordeaux grâce à R., jeune homme d'une trentaine d'années, accompagné de *Zénon*, un berger malinois de six ans et de son fils *Ficelle*, un chiot de huit mois. Alors qu'ils marchaient sur un boulevard où la circulation était très importante, R. m'a ainsi montré la manière dont il avait procédé pour enseigner à *Ficelle* comment craindre les automobiles et éviter de se faire écraser. Empoignant le chiot par la peau du cou, à proximité d'une voiture en stationnement, R. n'a pas hésité une seule seconde à projeter violemment l'animal contre le véhicule. En répétant l'opération à plusieurs reprises durant un mois, R. affirmait que le chien avait fini par redouter suffisamment les voitures pour ne pas s'engager seul sur la route.

L'ensemble des techniques de sécurisation primaire auxquelles nous avons pu assister durant nos enquêtes sont toujours liées aux spécificités du contexte et de l'environnement. Les conditions météorologiques par exemple, constituent une donnée importante de l'équation, dont la gestion n'est pas toujours aisée. Bien que les maîtres essaient, l'hiver venu, de descendre dans des villes au climat plus « doux », la rugosité des nuits passées dans la rue, quelle que soit la saison, reste une réalité constante, quand bien même le squat constitue une alternative provisoire susceptible de procurer un minimum de protection aux maîtres et aux chiens.

La robustesse des chiens de la zone ne doit pas faire oublier que quelques pièces rapportées, n'ayant connu la rue que sur le tard, existent. Ces chiens subissent les intempéries de plein fouet. C'est pour cette raison que F., propriétaire de trois chiens dont une femelle âgée, de type dogue de Bordeaux, n'hésitait pas à « habiller » son animal d'une parka militaire dès l'automne venu. La scène était cocasse, et voir ce grand chien déambuler dans les rues de T. avec ce type d'accoutrement pouvait laisser penser à une mauvaise blague de potache. Il n'en était rien. F. m'expliqua qu'à huit ans, et après des grossesses à répétition, sa



*Flora* était devenue très fragile. Poils courts et côtes apparentes, l'usure de l'animal se percevait à vue d'œil. Boitant bas, elle semblait pourtant à l'aise dans sa parka dont les manches avaient été soigneusement découpées à mi-bras afin de ne pas perturber sa marche.

La socialisation constitue le second champ important des techniques mises en place par les propriétaires pour gérer leurs animaux dans la rue. En se référant aux catégories vernaculaires en vigueur, la notion d'« éducation », très en vogue parmi les cynophiles de tout poil, pourrait se révéler pertinente pour l'analyser. En effet, le maître à la rue, dresseur à ses heures, n'en demeure pas moins un « parent » aimant qui considère bien souvent son chien comme son « bébé ». Cette progéniture animale représente pour les parents adoptifs l'occasion rêvée de tester leurs capacités éducatives.

Or, la volonté « socialisante » est au cœur de tout projet éducatif, même dans la rue. Ce projet se distingue ici en s'adaptant aux exigences particulières de la zone.

Ainsi, l'éducation offerte par le maître de la rue sera surtout basée sur la « ruse », le « courage » ou « l'autonomie » de l'animal. Autant de qualités valorisées au sein des groupes de propriétaires rencontrés durant l'élaboration de cette thèse.

Aux termes de l'éducation canine pratiquée dans la zone, le chien doit être libre. Sans contrainte. Il se distingue en cela du chien du cynophile moyen, celui qu'on croise mais qu'on ne fréquente pas. Pas étonnant donc que les cynotechniciens de la rue aiment à laisser leurs animaux éprouver seuls leurs propres limites.

Dans les bagarres ou les jeux de chiens par exemple, les propriétaires n'interviendront que très rarement. A leurs yeux, la hiérarchie canine doit se révéler de façon naturelle. Les rassemblements de chiens qui effraient tant la population constitueront pour leurs maîtres autant d'occasions pour des groupes d'animaux de s'ébattre comme bon leur semble et favoriseront, à défaut de la tranquillité publique, le bien-être et l'équilibre psychologiques de ces bêtes.

Par contre, la socialisation avec les groupes d'humains, et plus particulièrement le rapport du chien à son maître, se doit quant à lui d'être extrêmement clair et marqué. Les propriétaires possèdent en effet une représentation du chien, bien à eux. Un « sens canin » qui nous éclaire utilement sur les représentations de l'univers dans lequel ils évoluent.

Les maîtres veillent très tôt à éduquer leur chien pour que celui-ci ajuste son comportement aux impératifs de la cité. Cette éducation commence dès les premières semaines. Les chiots étant souvent récupérés relativement jeunes (entre quelques semaines et deux mois), le maître devient une mère de substitution pour l'animal.

Cette période s'avère faste pour engranger l'expérience de sociabilité qui est le second levier sur lequel les maîtres opèrent, de deux manières. La première vise à laisser le chien découvrir lui-même son environnement en lui imposant une contrainte assez lâche. Il doit pouvoir explorer par lui-même son environnement et trouver naturellement sa place dans le groupe humain et canin. Stimulé par la présence permanente d'autres personnes, il sera ainsi moins enclin à se montrer agressif avec ses congénères ou avec les humains. Le processus n'est pas anodin car il en va de l'image du binôme homme/chien. Un animal agressif, et c'est l'assurance de se faire remarquer par les habitants ou les forces de l'ordre.

La phase active de sociabilité est assurée par le maître.

## **Transmissions cynotechniques**

Qu'elles soient socialisantes ou préventives, ces techniques seraient probablement bien moins efficaces si les groupes de propriétaires n'avaient pas su les partager au fil des années. Durant nos enquêtes, nous avons en effet découvert qu'il existait une culture et une transmission d'informations cynotechniques propres à la zone.

Les « bons plans » concernant les adresses des vétérinaires bienveillants vis-à-vis de ces publics en situation d'exclusion circulent ainsi très facilement dans la rue. L'objectif est de pouvoir s'orienter rapidement vers le praticien le plus enclin à vous fournir des soins à des tarifs préférentiels. Dans les grandes villes comme Paris, Lyon ou Toulouse, les contacts des rares associations acceptant les animaux se diffuseront également en un clin d'œil parmi les propriétaires, de même que les dates de passages des dispensaires ambulants, comme ceux de la fondation Bardot par exemple.

Mais au-delà de la diffusion d'informations pratiques, c'est plus globalement l'ensemble des compétences cynotechniques qui s'acquiert au sein du groupe de pairs, par mimétisme ou par le biais de connaissances « immatérielles » comme le dirait Jean-Pierre Digard<sup>10</sup>.

Dans cet apprentissage, la transmission orale joue un rôle prépondérant. F., une jeune femme propriétaire de deux énormes beaucerons, rencontrée du côté de la gare Saint-Lazare à Paris m'expliquait ainsi :

Pas besoin de baratin entre nous ! Avec mes potes, on se refille les bons tuyaux sur le tas. Tu vois ma chienne, Léa, la plus petite ? Eh bien, elle avait des problèmes avec l'autorité quand je l'ai récupérée. Je suis allée voir un

vieux dans la rue, un ancien militaire. Il m'a donné illico deux, trois conseils qui ont marché de suite. J'étais trop souple, trop coulante avec elle. Du coup elle en faisait qu'à sa tête. Il m'a montré qu'en reprenant certaines bases d'éducation, en étant un peu plus ferme, eh bien on pouvait modifier les choses. Pourtant, elle avait déjà 4 ans. Le tout nous a pris deux heures pour que je comprenne le truc. Depuis, j'ai beaucoup moins de problèmes avec elle.

L'influence de quelques « leaders d'opinion » résume à bien des égards la part prépondérante que revêt la transmission directe. C'est le cas de R. (homme, 26 ans, 2 chiens), l'un de mes informateurs qui affirme s'être fait une spécialité dans le décryptage des signaux communicationnels de l'animal :

Les gens qui ont des chiens ont perdu l'habitude de regarder tout simplement leur chien. Il pense savoir ce que c'est, et il y en a même qui osent nous faire des reproches sur la façon dont nous faisons ou ne faisons pas telle ou telle chose avec notre chien. Mais moi, j'ai appris à lire les signes. Pas dans les bouquins, parce que les bouquins, moi je suis en froid avec eux depuis l'âge de 7 ans. Mais en observant. Tu vois, un peu à la façon des Sioux avec les bisons.

L'interprétation que R. fait des « signes » a vite fait le tour de la zone, transformant ce dernier en véritable « expert animalier », apprécié de beaucoup. Les propriétaires néophytes de la rue n'hésitent pas à le solliciter pour apprendre à décrypter à leur tour les « signaux » de leurs animaux. G., jeune garçon à la rue depuis deux ans déjà, m'explique :

R., on l'appelle « le Prof » entre nous. C'est un as du dressage. Il est un peu comme le mec de la série *The Mentalist*, tu sais, le psy qui est capable de deviner les pensées des criminels, rien qu'en les regardant. (G., homme, 17 ans, 3 chiens)

*Prof*, le « psychologue canin » a par contre bien plus de mal à interpréter les signaux de ses congénères humains, puisque quelques jours après l'avoir interrogé, j'apprendrai qu'il s'est retrouvé à l'hôpital avec trois côtes et un nez cassés. La raison : il avait jeté un regard un peu trop appuyé à la petite amie de l'un de ses collègues de boisson.

L'imitation constitue également un canal important, bien que celle-ci puisse parfois déboucher sur des dysfonctionnements notables, surtout chez les maîtres qui faute de réflexion suffisante, appliquent des techniques de dressage totalement inadaptées. Dans une observation plus que participante, j'en ai moi-même été le témoin privilégié.

L'un de mes informateurs, un jeune homme d'une petite vingtaine d'années, propriétaire d'un très grand chien, m'avait en effet demandé quelques conseils de dressage. Démuni face à un animal qu'il ne maîtrisait plus et qui l'avait mordu à plusieurs reprises, il envisageait de s'en séparer, voire de la faire euthanasier. Avant d'en venir à cette extrémité, je lui proposai de bénéficier de mes connaissances cynotechniques et de « tester » son chien afin de vérifier si ces morsures à répétition étaient le fait d'un dysfonctionnement comportemental de l'animal, comme il me l'affirmait. Lui ayant donné rendez-vous dans un terrain vague, je fus surpris de le voir débarquer, quasiment tracté par son chien muselé. Equipé de trois colliers (un collier cuir, un collier étrangleur et un collier de travail à « picots »), le chien paraissait encore plus impressionnant qu'à l'accoutumée. D'autant plus que cet attirail coercitif était relié à la main du maître par une longe qui renforçait l'apparence inquiétante de la bête.

Quand je demandai au propriétaire du chien mordeur pourquoi il avait bardé son chien de tout cet attirail, il m'expliqua qu'il avait assisté, trois jours auparavant, à une démonstration de la brigade cynophile de l'armée, et que leur prestation l'avait convaincu qu'un tel matériel l'aiderait à remettre au pas son monstre à quatre pattes. Le seul hic de l'histoire restait que l'insoumis était malgré tout parvenu à croquer son maître à deux reprises depuis l'achat de cette coûteuse panoplie.

Désireux d'aider au plus vite ce maître égaré, j'ai commencé par débarrasser le chien de son fatras cliquetant, puis à le prendre en main à l'aide d'une simple laisse et d'un collier. Après une première marche au pied ferme, et quelques rapides exercices d'obéissance simples, le chien était presque prêt à m'obéir au doigt et à l'œil et à repartir avec celui qu'il considérait désormais comme le « patron ».

Cette métamorphose soudaine n'avait rien de magique mais nécessita un petit cours théorique accéléré auprès du maître à qui je suggérai quelques rectifications éducatives fondamentales pour trouver un nouvel équilibre avec son compagnon et éviter d'en arriver à une extrémité (l'euthanasie) totalement injustifiée dans ce cas précis.

## **En guise de conclusion**

Ni jeunes en errance, ni Punks à chiens, qui sont donc ces nouveaux sous-prolétariats urbains que l'on croise sur le parvis de nos gares ou dans les rues de nos cités? Et s'il ne fallait, finalement, considérer ceux-ci que comme des propriétaires à part entière ? Lorsqu'on évoque ces jeunes, par ailleurs souvent assimilés à des sans domicile fixe, la notion de « propriétaire »

ne va pas forcément de soi car la polysémie du terme renvoie plus volontiers à la possession d'un logement qu'à celle d'un chien. Pourtant, ces maîtres s'avèrent bel et bien des propriétaires. Parfaitement responsables, conservant en permanence sur eux les papiers d'identité de leurs animaux, veillant à leur suivi vétérinaire et les nourrissant correctement, ils peuvent revendiquer, sans rougir, ce statut que la société leur dénie. Mieux, leur connaissance empirique souvent très fine du comportement canin – connaissance qui fait parfois défaut à d'autres maîtres socialement mieux intégrés et donc largement moins décriés – font d'eux de véritables « éducateurs » disposant de tous les rudiments de zootechnie nécessaires pour s'occuper de leurs compagnons et possédant tous les « trucs de la rue » pour naviguer entre les embûches, souvent nombreuses, mises sur leur route de misère.

### **Bibliographie indicative**

Nels Anderson, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan, Coll. Essais et Recherches, 1993 (1923).

Howard Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985 (1963).

Christophe Blanchard, « Ce que « errer avec un chien veut dire » : état des lieux d'un nouveau type de marginalité », Paris, *Revue d'Ethnozootechnie*, juin 2009.

Christophe Blanchard, « Des Routards prisonniers dans la ville », *Sociétés et Jeunesses en difficulté*, n°7, printemps 2009.

Patrick Bruneteaux, Corinne Lanzarini, « Les entretiens informels ou les conversations orientées », *Sociétés contemporaines*, n°30, 1998, p. 157- 180.

Patrick Bruneteaux, Daniel Terrolle, *L'arrière-cour de la mondialisation. Ethnographie des paupérisés*, Paris, Les éditions du Croquant, 2010.

François Chobeaux, *Les nomades du vide : Des jeunes en errance, de squats en festivals, de gares en lieux d'accueil*, Arles, Actes Sud, Coll. Essai sciences, 2004.

Michel Crozier, M., Erhard Friedberg, *L'acteur et le système*, Paris, Seuil, Coll. Sociologie politique, 1977.

Patrick Declerck, *Les Naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, Coll. Terre Humaine, 2001.

Jean-Pierre Digard, « Jalons pour une anthropologie de la domestication animale », *L'Homme*, n° 108 (vol. XXVIII, n° 4), 1988, p. 27-58.

Jean-Pierre Digard, *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*, Paris, Fayard, 1990.

Jean-Pierre Digard, « Animaux domestiques », Bonte, P., Izard, M. *et alii* (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1991, p. 69-72.

Jean-Pierre Digard, « Un phénomène méconnu : le marronnage des animaux. Aspects modernes et implications », in Lizet, Ravis-Giordani (dir.), *Des Bêtes et des hommes. Le rapport à l'animal : un jeu sur la distance*, Paris, Editions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1995, p. 133-145.

Jean-Pierre Digard, « La compagnie de l'animal », Cyrulnik, B. (dir.), *Si les lions pouvaient parler. Essais sur la condition animale*, Paris : Gallimard, 1998, p. 1034-1055.

Jean-Pierre Digard, *Les Français et leurs animaux*, Paris, Fayard, 1999.

André-Georges Pascal Dibie, « Que savons-nous des animaux domestiques? », *L'Homme*, tome 28, n°108, 1988, p.72-83.

André-Georges Haudricourt, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », in *L'Homme*, tome 2, n°1, 1962, p. 40-50.

Emmanuel Jovelin, Anne-Françoise Dequiré, *Trajectoires des jeunes sans domicile fixe dans le Nord-Pas-de-Calais. Initiatives et évaluations des dispositifs d'accompagnement*, Lille, Ed. La voix du Nord, 2006.

Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

Abraham Maslow, *Motivation and Personality*, New York, Harper, 1954.

Marcel Mauss, « Les techniques du corps », *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, 1950, p. 363-386.

François Sigaut, « Critique de la notion de domestication », *L'Homme*, n°108, p. 59-72, octobre-décembre 1988.

Jean-Bruno Renard, *Rumeurs et légendes urbaines*, Paris, PUF, 2002.

**Christophe Blanchard, Docteur en sociologie  
Laboratoire EXPERICE – Université Paris 13.**

---

<sup>1</sup> Jean-Pierre Digard, « Un phénomène méconnu : le marronnage des animaux. Aspects modernes et implications », in Lizet, Ravis-Giordani (dir.), *Des Bêtes et des hommes. Le rapport à l'animal : un jeu sur la distance*, Paris, Editions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1995, p. 133-145.

<sup>2</sup> Marcel Mauss, « Les techniques du corps », *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, 1950, p. 368.

---

<sup>3</sup> André-Georges Haudricourt, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », in *L'Homme*, tome 2, n°1, 1962, p. 40-50.

<sup>4</sup> Marcel Mauss, *op. cit.*

<sup>5</sup> Jean-Bruno Renard, *Rumeurs et légendes urbaines*, Paris, PUF, 2002.

<sup>6</sup> Emmanuel Jovelin, Anne-Françoise Dequiré, *Trajectoires des jeunes sans domicile fixe dans le Nord-Pas-de-Calais. Initiatives et évaluations des dispositifs d'accompagnement*, Lille, Ed. La voix du Nord, 2006.

<sup>7</sup> Saul Karsz, *Pourquoi le travail social ?*, Paris, Dunod, 2004, p. 121.

<sup>8</sup> Abraham Maslow, *Motivation and Personality*, New-York, Harper, 1954.

<sup>9</sup> Jean-Pierre Digard, *op. cit.*

<sup>10</sup> *Idem.*